8.(1990) "Le procès Prévost-traducteur. Traduction et pseudo-traduction au XVIIIe siècle en France", in *Arcadia. Zeitschrift für vergleichende Literaturwissenschaft* 25/1 (1990), p.1-9.

arcardia

ZEITSCHRIFT
FÜR VERGLEICHENDE
LITERATURWISSENSCHAFT

Begründet von Horst Rüdiger

In Verbindung mit

Roger Bauer · Wolfgang Holdheim · Franco Meregalli
herausgegeben von Erwin Koppen

Band 25 · 1990 · Heft 1

Sonderdruck

Walter de Gruyter · Berlin · New York

HINWEISE DER REDAKTION

arcadia erscheint dreimal jährlich im Umfang von je sieben Bogen. Der Jahrgang kostet DM 118,— zuzüglich Porto.

Beiträge in deutscher, englischer oder französischer Sprache werden an die Adresse des Herausgebers erbeten. Die Manuskripte sind einseitig mit doppeltem Zeilenabstand zu beschreiben; die Seite umfaßt 30 Zeilen, die Zeile etwa 65 Anschläge; Fußnoten folgen am Ende des Textes. Die Manuskripte werden nach den Richtlinien zur Gestaltung der Manuskripte für *arcadia* eingerichtet; diese können von der Redaktion angefordert werden. *arcadia* ist nicht in der Lage, eingesandte Manuskripte, besonders aus Übersetzungs- und beifolgende internationale Coupons zurückzusenden.

Jeder Mitarbeiter erhält 20 unberechnete Sonderdrucke seines Beitrages. Weitere Sonderdrucke werden gegen Berechnung vom Verlag geliefert; sie sind bei diesem mit der Korrektur zu bestellen.

Rezensionsexemplare werden an die Adresse der Redaktion erbeten. Eine Gewähr für die Rezension kann nicht übernommen werden; unverlangt eingesandte Stücke werden nicht zurückgesandt. Jeder Rezensent trägt für seinen Beitrag die wissenschaftliche Verantwortung; Erwiderungen auf die Rezensionen werden nicht aufgenommen.

Adresse des Herausgebers: Professor Dr. Erwin Koppen, Abt. für Vergleichende Literaturwissenschaft am Germanistischen Seminar der Universität Bonn, Am Hof 1 d, D-5300 Bonn 1.

Adresse der Redaktion: Abt. für Vergleichende Literaturwissenschaft am Germanistischen Seminar der Universität Bonn, Am Hof 1 d, D-5300 Bonn 1. — Redaktion: Maria Moog-Grünwald, Rüdiger von Tiedemann.

Adresse der Verleger: Walter de Gruyter & Co., Genthiner Straße 13, 1000 Berlin 30.

Archiv-Nr. 3 10 900623 1

ISSN 0003-7982

© Copyright 1990 by Walter de Gruyter & Co., D-1000 Berlin 30.

Die Zeitschrift und alle in ihr enthaltenen einzelnen Beiträge und Abbildungen sind urheberrechtlich geschützt. Jede Verwertung außerhalb der engen Grenzen des Urheberrechtsgesetzes ist ohne Zustimmung des Verlages unzulässig und strafbar. Das gilt insbesondere für Vervielfältigungen, Übersetzungen, Mikroverfilmungen und die Einspeicherung und Verarbeitung in elektronischen Systemen.

Printed in Germany

Satz und Druck: Arthur Collignon GmbH, Berlin
Buchbinderische Verarbeitung: Fuhrmann KG, Berlin

Re: Copying in the USA

Authorization to copy items for internal or personal use, or for the internal or personal use by specific clients is granted by Walter de Gruyter, for libraries and other users registered with the Copyright Clearance Center (CCC) Transactional Reporting Service, provided that the base fee of US \$2.— per copy is paid to CCC, 27 Congress St., Salem, MA 01970, USA (0003-7982/90).

Diesem Heft liegt ein Prospekt der Firma Fondation Martin Bodmer, Cologny—Genève bei. Wir bitten um Beachtung.

Der Fortschritt der geschichtlichen Wissenschaften wird sich überall da vollziehen, wo Spezialisierung und Ganzheitsbetrachtung sich kombinieren und durchdringen. Beide fordern sich gegenseitig und stehen in einem komplizierten Verhältnis. Spezialisierung ohne Universalismus ist blind. Universalismus ohne Spezialisierung ist eine Seifenblase.

Ernst Robert Curtius: *Europäische Literatur und lateinisches Mittelalter*, Vorwort zur 2. Auflage (1953)

JAN HERMAN

Le Procès Prévost traducteur

Traduction et pseudo-traduction au dix-huitième siècle
en France

S'il est vrai que le fonctionnement d'une littérature nationale à une époque donnée est conditionné par un certain équilibre entre le champ central et les champs périphériques du polysystème littéraire¹, il semble que durant la première moitié du XVIII^e siècle, la littérature française traverse une période de crise et donc de transition. A en croire Shelly Yahalom², toute période de transition est marquée par une double mutation: d'un côté, l'hyperstructuration du centre — les conditions d'appartenance au champ canonique du polysystème devenant de plus en plus restrictives — et de l'autre, l'élargissement de la périphérie, dont les frontières deviennent de plus en plus perméables. De plus, avec ce rétrécissement du centre, les modèles primaires, c'est-à-dire novateurs, ont tendance à passer à la périphérie.

Quel est le statut du roman dans ce polysystème littéraire en état de crise? En tant que genre mal circonscrit, qui ne correspond pas à un modèle générique clairement défini, le roman occupe une position frontalière. En raison de son fonctionnement non régulier, le roman est relégué au champ périphérique du polysystème littéraire français. Cette position frontalière du roman recèle un paradoxe, qui concerne, d'une part, la tentative d'échapper aux critères norma-

¹ Nous ne rappellerons pas les principes et éléments de la théorie du polysystème. Pour un exposé simple, on se rapportera au dernier chapitre de l'ouvrage synthétique de Clément Moisan: *Qu'est-ce que l'histoire litt.*, Paris 1987. Pour ce qui concerne la problématique de la traduction, nous renvoyons au livre de Gideon Toury: *In search of a theory of transl.*, Tel Aviv 1980, et aux articles de José Lambert, notamment à *Trad. et technique romanesque*, dans: *Atti del XIV. Congresso internazionale di linguistica e filol. romanza*, Napoli 1974, 653—668.

² Shelly Yahalom: *Le système litt. en état de crise. Contacts intertextuels et comportement traductif*, dans: *Poetics Today* II, 4 (1981), 148.

tifs en vigueur dans le champ canonique (p. ex. le respect de la vraisemblance et des bienséances), et, d'autre part, la prétention du roman d'acquiescer un statut littéraire. Pour satisfaire à ces deux exigences contradictoires, le romancier conduit une double stratégie. Afin de s'affranchir des exigences de l'esthétique classique, en vigueur dans le champ central et canonique, le roman s'associe à des formules textuelles non littéraires telles que les mémoires et les recueils de lettres, pour former des pseudo-mémoires et des pseudo-recueils qui, en tant que modèles textuels « libres », n'ont pas de compte à rendre aux critiques littéraires imbus de la sévérité classique.

D'autre part, l'acquisition d'un statut littéraire est facilitée par le contact avec une autre littérature nationale. Le roman anglais ayant acquis, vers 1755, et grâce notamment aux romans de Richardson, un statut canonique dans le polysystème littéraire anglais, le détour de la pseudo-traduction pouvait servir de raccourci dans le processus de littérisation du roman en France. Un texte français qui se présente comme un roman traduit de l'anglais se manifeste donc en même temps comme un texte à disposition littéraire. Telle est du moins l'hypothèse de Shelly Yahalom³.

Quelque pertinente qu'elle soit, cette hypothèse mérite une restriction. Le dépouillement d'un vaste corpus de romans du XVIII^e siècle nous apprend que les textes narratifs français prenant l'aspect de la traduction d'un roman anglais sont plutôt rares. Quoi qu'en dise S. Yahalom, la pseudo-traduction de romans anglais demeure un phénomène assez exceptionnel. En revanche, les textes narratifs français se présentant comme des traductions d'authentiques lettres anglaises sont légion. Il semble, en effet, que dans la majorité des cas étudiés, l'antinomie traduction véritable/pseudo-traduction chevauche l'opposition livre imprimé/manuscrit inédit. Parmi les exceptions, un cas mérite qu'on s'y arrête. De toutes les œuvres de l'abbé Prévost, les *Lettres de Mentor à un jeune seigneur* (1763) est sans doute la moins citée. Il s'agit d'un recueil réellement traduit de l'anglais, dont le texte-source, d'une main anonyme, s'intitulait *Letters to a young nobleman*, parues en 1761 à Londres. Comme le signale Jean Sgard dans son édition de cette œuvre⁴, Prévost n'a jamais su se contenter du simple rôle de traducteur. Il s'écrit en se donnant pour le collaborateur de l'auteur anglais qui, étant fort lié avec son traducteur, lui aurait envoyé les lettres au fur et à mesure qu'il les composait et avant même que le public anglais en eût pris connaissance. En dépit de son statut de traduction véritable, le texte de Prévost se présente donc comme la traduction d'un manuscrit anglais.

Mais, par ricochet, ce chassé-croisé remettait en doute l'origine anglaise du texte-source. Écoutons Fréron, dans l'*Année littéraire* de 1765⁵. Rien n'est plus commun, Monsieur, que de voir paraître sous les noms de gens [de] lettres, qui ne sont plus, une multitude d'ouvrages auxquels ils n'ont jamais pensé. Ces Lettres de

³ Ib. 155.

⁴ Prévost: *Lettres de Mentor à un jeune seigneur* (1763), éd. prés. par Jean Sgard, Grenoble 1985, 383.

⁵ Fréron: *L'Année litt.*, 1765, t. III, 121.

Mentor ne sont pas sans mérite; mais il ne me paraît pas bien décidé que Monsieur l'abbé Prévost les ait traduites. On trouve à la tête de l'ouvrage une introduction assez étendue où l'interprète entre dans des détails sur l'auteur anglais qu'il ne nomme point, sur la manière dont il a fait connaissance avec lui, sur leur liaison et sur un voyage qu'ils ont fait ensemble en Italie [...]. L'accueil réservé par Fréron à ce texte de Prévost alimente l'hypothèse selon laquelle une pseudo-traduction était reconnaissable à son prétendu statut de manuscrit inédit dans la langue-source. Voire, il semble que le recours à la pseudo-traduction aille de pair avec une stratégie d'authentification du texte-source, ou, ce qui revient au même, qu'une pseudo-traduction soit dite remonter à un texte manuscrit et partant authentique, c'est-à-dire non fictionnel.

Deux autres textes de l'abbé Prévost, fort antérieurs aux *Lettres de Mentor*, accréditent ce constat⁶. L'histoire de M. Cleveland m'est venue d'une bonne source. Je la tiens de son fils, qui porte le même nom, et qui vit actuellement à Londres dans une heureuse vieillesse [...]. Le hasard me procura sa connaissance. Il avait lu mes mémoires et ce fut la plus forte raison qui le porta à me parler de ceux de son père [...]. Il me confia le manuscrit, que je lus avec avidité [...]. C'est le hasard qui fait tomber le manuscrit authentique entre les mains du pseudo-traducteur. A mon sens, le thème récurrent du hasard mériterait, dans la perspective que voilà, une étude à part. Pour ce qui est du *Doyen de Killerine* (1735-1740), Prévost ne saurait trop s'applaudir du hasard qui [lui] en a fait tomber les matériaux entre les mains [...]. L'indulgence avec laquelle on a reçu de moi quelques ouvrages de la même espèce, a fait croire aux héritiers des illustres frères dont on va lire les aventures que je pouvais avantageusement retoucher leur manuscrit. Ils ont exigé que la plupart des noms propres demeurassent inconnus, et c'est presque l'unique loi qu'ils m'aient imposée. J'ai usé d'ailleurs de la liberté qu'ils m'ont laissée de retrancher certains détails domestiques, que la différence de nos usages aurait fait trouver ennuyeux et peut-être ridicules⁷.

La pseudo-traduction, dont ces deux textes de l'abbé Prévost constituent des spécimens intéressants, est un procédé ambigu, ne fût-ce que par sa position médiane entre la traduction véritable de romans anglais et la pseudo-édition de manuscrits français. En effet, s'il est vrai que le procédé imitatif de la pseudo-traduction se distingue de la traduction véritable par l'authenticité et le caractère inédit du texte-source, c'est par ces deux caractéristiques qu'il se rapproche d'un autre procédé imitatif: la pseudo-édition.

Est-il besoin d'évoquer le trop fameux exemple des *Mémoires d'un homme de qualité* (1728-1731) pour rappeler que l'abbé Prévost, en vrai mystificateur qu'il était, s'est aussi illustré dans ce type de récit? Ici encore, le manuscrit est authentique et, comme cela se doit, il lui est tombé entre les mains⁸. Cet

⁶ Prévost: *Le Philosophe anglais, ou Hist. de Monsieur Cleveland* (1731-1739), éd. prés. par Philip Stewart, Grenoble 1977, 9.

⁷ Prévost: *Le Doyen de Killerine* (1735-1740), éd. prés. par Aurélio Principato, Grenoble 1978, 9.

⁸ Prévost: *Mémoires d'un homme de qualité* (1728-1732), éd. prés. par Pierre Berthiaume et Jean Sgard, Grenoble 1982, 9.

ouvrage me tomba, l'automne passé, entre les mains, dans un voyage que je fis à l'abbaye de ... où l'auteur s'est retiré. La curiosité m'y avait conduit [...].

En raison de sa position mitoyenne entre traduction et pseudo-édition, la pseudo-traduction peut, en tant que stratégie imitative, répondre à deux systèmes de normes. Il est donc important de reconstituer, pour ce qui est de la traduction véritable et de la pseudo-édition, les codes régnant à l'époque qui nous intéresse.

Quant à la pseudo-édition, il ne serait pas difficile de démontrer que la pratique éditoriale allait presque inmanquablement de pair avec une activité rédactrice, voire scripturale. Le dossier Prévost fournit des exemples convainquants de l'activité de réécriture à laquelle se livre le pseudo-éditeur, de *l'Histoire d'une Grecque moderne* (1740) et de *l'Histoire de M. de Montcal* (1741) notamment. Le manuscrit s'est trouvé parmi les papiers d'un homme connu dans le monde. On a taché de le revêtir d'un style supportable sans rien changer à la simplicité du récit ni à la force des sentiments.⁹

L'éditeur s'y est assujéti si fidèlement (à la vérité), que malgré le penchant qui l'aurait porté à tirer parti de plusieurs situations fort heureuses pour en augmenter l'intérêt par quelques ornements de son imagination, il s'est déterminé à ne pas faire d'autres changements dans le manuscrit de M. de Montcal, que ceux qui regardent l'expression¹⁰. Le manuscrit, dont l'authenticité est dite indiscutable, n'est donc livré au public qu'après avoir subi, de la part du pseudo-éditeur, une cure stylistique. Dans les innombrables exemples de la réécriture stylistique qu'offre le roman-mémoires des années 1730–1740, nous ne cueillerons plus que le cas Marivaux. Au récit de Marianne, l'éditeur n'a point d'autre part que d'en avoir retouché quelques endroits trop confus et trop négligés¹¹.

Ces corrections apportées au proto-texte – disons au manuscrit – dénoncent le respect des pseudo-éditeurs pour les principes de goût et de style en vigueur dans le centre du système littéraire à l'époque en question. Les défauts de style, dont Marianne et, à sa suite, le Paysan parvenu s'excusent, ne pouvaient que choquer l'oreille française habituée aux consonances classiques.

A cette époque, les traductions véritables répondent aux mêmes exigences d'élargissement, de suppression et d'adaptation au goût français. Les traductions de Prévost en font foi. Voici l'introduction à *Clarisse Harlowe*, le roman de Richardson traduit par l'abbé Prévost en 1751¹². Par le droit suprême de tout écrivain qui cherche à plaire dans sa langue maternelle, j'ai changé ou supprimé ce que je n'ai pas jugé conforme à cette vue. Ma crainte n'est pas qu'on m'accuse d'un excès de rigueur. Depuis vingt ans que la littérature anglaise est connue à Paris, on sait que, pour s'y faire naturaliser, elle a souvent besoin de ces petites réparations. De même, la traduction du *Grandison* (1755) est présentée au public comme une adapta-

⁹ Prévost: *Hist. d'une Grecque moderne* (1740), éd. prés. par Allan Holland, Grenoble 1982, 9.

¹⁰ Prévost: *Hist. de M. de Montcal* tirée de ses propres mémoires (1741), éd. prés. par Jean Oudart, Grenoble 1982, 247.

¹¹ Marivaux: *La Vie de Marianne, ou les Aventures de Mme la Comtesse de...* (1731–1741), éd. prés. par Frédéric Deloffre, Paris 1957, 5.

¹² Préface citée dans Prévost: *Œuvres compl.*, Grenoble 1985, VII 370–371.

tion plutôt que comme une traduction littérale¹³. Sans rien changer au dessein général de l'auteur, ni même à la plus grande partie de l'exécution, j'ai donné une nouvelle face à l'ouvrage par le retranchement des excursions languissantes, des peintures surchargées, des conversations inutiles et des réflexions déplacées. Le principal reproche que la critique fait à Richardson est de perdre quelquefois de vue la mesure de son sujet et de s'oublier dans les détails. J'ai fait une guerre continuelle à ce défaut de proportion, qui affaiblit l'intérêt; et s'il en reste encore des traces, je dois convenir qu'elles sont inévitables dans un récit en forme de lettres. J'ai supprimé ou réduit aux usages communs de l'Europe, ce que ceux de l'Angleterre peuvent avoir de choquant pour les autres nations. La confrontation du programme traductionnel lancé dans le *Grandison* avec les avis du pseudo-traducteur dans le *Cleveland* et le *Doyen de Killerine*, qui préconisent aussi – sur le mode fictionnel – l'élargissement et le remaniement du texte-source, décèle la conformité des codes traductionnel et pseudo-traductionnel à l'époque qui nous intéresse. Avant 1760, la correction et le remaniement s'inscrivent parallèlement dans les codes des traductions, des pseudo-traductions et des pseudo-éditions.

Le passage qui fait suite à l'exposition du programme traductionnel dans le *Grandison* n'est rien moins que provocateur. Rarement le sarcasme de Prévost vis-à-vis de ses collègues est si à découvert¹⁴. Ceux qui voudraient juger encore mieux de mes réformations peuvent se procurer une traduction du même ouvrage, imprimée à Göttingue, qui présente l'anglais, non seulement avec toutes ses longueurs, mais littéralement rendu en français, dans la vue d'enrichir notre langage de nouvelles expressions et de nouveaux tours. Ce dessein, conçu en Allemagne, et la manière dont il est rempli, en font un des plus singuliers monuments qui soient jamais sortis de la presse. Dans la perspective d'une étude comparative des codes traductionnel, pseudo-traductionnel et pseudo-éditorial après 1760, l'intérêt de cette préface est multiple. La confrontation d'une adaptation avec une traduction littérale provoque une polémique qui révèle, au fur et à mesure qu'on en parcourt les étapes, un écartèlement grandissant au sein même du code traductionnel, aux environs de 1760.

La traduction littérale du *Grandison*, de la main de Gaspard Joël Monod, paraît en 1756, à Göttingue et Leide. Autant l'attaque de Prévost était sarcastique, autant la réplique de Monod est courtoise¹⁵. Si l'on n'a pas su mauvais gré à l'élégant traducteur de *Clarisse* d'avoir retranché quelques longueurs, dont il craignait que l'impatience des lecteurs français ne s'accommodât pas, aujourd'hui que l'auteur est connu si avantageusement, le public a droit d'attendre et d'exiger d'un traducteur qu'il ne lui retienne rien de ce qui sort d'une si bonne plume.

Avant même que ne paraisse la traduction de Monod, l'adaptation de Prévost est en butte à l'emportement de Grimm, dans la *Correspondance littéraire* de janvier 1756¹⁶. Ceux qui sont en état d'apprécier le mérite de M. Richardson ne seront contents ni du plan que M. l'abbé Prévost a suivi pour réduire ce roman, ni de

¹³ Prévost: *Œuvres compl.* VII 376.

¹⁴ Ib.

¹⁵ Passage citée par Jean Sgard dans Prévost: *Œuvres compl.* VII 375.

¹⁶ Grimm: *Correspondance Litt.*, janvier 1756, t. III, 161.

ce qu'il en dit dans l'introduction qui est à la tête de la traduction. Il se rappelle, à l'occasion des ouvrages de Richardson, l'idée du Boccacini, qui prétendait que, dans un bloc de bois ou de pierre, il y avait toujours une belle statue renfermée: la difficulté n'était que de l'en tirer. Il faut avoir bonne opinion de soi pour se faire ainsi le sculpteur du marbre de M. Richardson. C'est vraiment lui qui est un artiste sublime; et vous, traducteurs, si vous osez toucher à ses chefs-d'œuvre, ôtez-en, si vous pouvez, ces taches légères, et cette poussière qui couvre, par-ci par-là, ces statues admirables; dégager-les de cette terre qui cache quelquefois leurs contours, mais gardez-vous de porter une main profane jusque sur la statue même, de peur de trahir votre ignorance et votre insensibilité.

En revanche, dans les circuits officiels de la censure, les critères traductionnels continuent de répondre au goût classique qui caractérise les champs canoniques du système littéraire. Lorsque le directeur de la librairie, M. de Malesherbes, octroie un privilège au libraire parisien de Prévost, au détriment d'un libraire lyonnais qui voulait diffuser la traduction faite en Allemagne, c'est en vertu du talent d'adaptateur qu'il savait à l'abbé¹⁷: Effectivement, le nom et la réputation de l'abbé Prévost, l'avantage d'avoir réduit l'ouvrage anglais (ouvrage beaucoup trop long) en un plus petit nombre de volumes, [...] tout cela assure aux libraires de Paris une préférence qui aurait ruiné ceux de Lyon [...]¹⁸.

Comme on le voit dans les citations reprises ci-dessus, la polémique comporte plusieurs composantes topologiques. A Paris, les canaux officiels de la censure préconisent des thèses radicalement opposées à celles que chérissent les membres du cercle privé où circule la *Correspondance littéraire*. Pour ce qui concerne la diffusion des œuvres, l'antagonisme adaptation/ traduction littéraire semble, par ailleurs, coïncider avec l'opposition Paris/ Province (Lyon). Dans le même contexte topologique, la désignation de la version Monod comme étant allemande est hautement significative: traduire littéralement apparaît comme une pratique périphérique (sinon marginale) tant sur le plan purement poétologique que sur le plan géographique. Nous aurons à revenir sur ce point.

Comme le signale Jean Sgard, Prévost a voulu se démarquer par rapport à la traduction de Monod. Il va même jusqu'à transformer le dénouement. Quand, en 1758, paraissent enfin les derniers volumes de l'adaptation de Prévost, l'exaspération de Grimm atteint son comble¹⁹: M. l'abbé Prévost qui avait déjà fort tronqué les derniers volumes de Clarisse dont il n'y avait pas un mot à perdre, a absolument estropié le roman de Grandisson; il a osé abrégé et gâter jusqu'au morceau de Clémentine, qui est un chef-d'œuvre de génie d'un bout à l'autre. Tous les gens de goût préféreront à la traduction de M. l'abbé Prévost celle qu'on a faite en

¹⁷ Rappelons ici le propos de François Jost, définissant le « goût classique »: « Aussi l'interprète taille-t-il l'arbre anglais de telle sorte qu'il en arrive à former ce cône classique du jardin français où tout ne tend que vers une seule pointe, un seul but, où tout converge pour garantir l'absolue, indispensable unité ». (François Jost: *Prévost traducteur de Richardson*, dans: *Proceedings of the XII. Congress of International Federation for mod. languages and lit.*, 1973, 297.)

¹⁸ Passage cité dans Edward Shaw: *Malesherbes, the Abbé Prévost and the first French transl. of Sir Charles Grandison*, dans: *Modern Language Notes* LXIX (1954), 109.

¹⁹ Grimm: *Correspondance Litt.*, août 1758, t. IV, 25.

Hollande du roman de Grandisson, et qui, quoique barbare en beaucoup d'endroits, a le mérite de la fidélité d'une traduction littérale.

La polémique déclenchée par les traductions de l'abbé Prévost mène directement au stade le mieux connu de la discussion: *l'Eloge de Richardson* (1762). Faisant écho à son ami Grimm, Diderot s'en prend aux éloges et aux adaptations de Prévost²⁰. Vous qui n'avez lu les ouvrages de Richardson que dans votre élégante traduction française, et qui croyez la connaissance de Richardson que dans votre élégante traduction française, et qui ignorez l'effet de ces circonstances que votre petit goût supprimerait [...]. Selon Diderot, la vérité toute naturelle, qu'il admire tant dans les ouvrages de Richardson, risque de se perdre dans la traduction. Les lettres de Clarisse sont écrites sans apprêt, sans art apparent, avec une vérité qui ne se conçoit pas [...]²¹. Pour Diderot, le charme de Richardson réside dans l'invention d'un nouveau vrai, un vrai naturel, qui est une affaire de style.

L'importance de cette polémique, dont nous venons d'esquisser les stades, dépasse largement le cadre de la traduction comme pratique textuelle. Non seulement la discussion marque une brèche dans le code traductionnel, elle est en même temps l'illustration d'une transformation plus fondamentale au sein du système littéraire, vers 1760. Et il semble que le changement des normes et des codes coïncide avec la montée du roman par lettres.

En effet, la diffusion de l'esthétique de l'expression naturelle, explicite dans *l'Eloge de Richardson* pénètre dans le polysystème littéraire français par les champs de textes périphériques que sont la pseudo-édition et la pseudo-traduction. C'est d'abord dans ces domaines latéraux que le code stylistique du Classicisme sera entamé. Si dans le roman-mémoires de la première moitié du siècle, le pseudo-éditeur essayait de revêtir le manuscrit d'un style supportable, le pseudo-éditeur de recueils de lettres, vers 1760, a de tout autres réflexes²². Ces lettres sont exactement transcrits d'après un manuscrit connu depuis longtemps à Malte, sous le titre de *Lettres d'une jeune veuve au chevalier de ...*. Elles doivent avoir, me semble, quelque mérite aux yeux des amateurs du style naturel. Là où dans les pseudo-mémoires nous décelons une opération de nettoyage du texte primitif, nous constatons que dans les pseudo-lettres, la vérité du style naturel repose sur une conformité exacte entre la copie destinée à la publication et le manuscrit original. Voici un autre exemple de cette similitude, tiré d'un roman de Mme Le Prince de Beaumont, l'une des premières adeptes de Richardson en France²³. Je me ferais un scrupule d'en retrancher une syllabe et je ne pourrais le faire sans blesser la vraisemblance.

A l'instar des pseudo-éditions, beaucoup de pseudo-traductions de lettres anglaises apparaissent, après 1760, comme des transpositions scrupuleuses.

²⁰ Diderot: *L'Eloge de Richardson* (1762), éd. prés. par Paul Vernière, Paris 1959, 36-37.

²¹ Ib.

²² Madame Belvo: *Quelques lettres écrites en 1743 et 1744 par une jeune veuve au chevalier de Lagincourt*, Londres/Paris 1762, avertissement.

²³ Madame le Prince de Beaumont: *Lettres de Madame du Montier à la Marquise de ...*, sa fille, avec les réponses, Lyon 1756, préface.

Voici un exemple marquant²⁴: *Ce livre m'est tombé sous la main plutôt qu'un autre; il m'a plu et je l'ai traduit avec autant d'exactitude qu'il m'a été possible.*

Le Citoyen du Monde (1760–1761) d'Oliver Goldsmith, traduit en 1763 par Pierre Poivre, fournit un cas très intéressant dans cette même perspective. Le texte anglais est à la fois une pseudo-édition et une pseudo-translation. Goldsmith se dit l'éditeur d'une série de lettres traduites du chinois par un ami. Cet ami, le pseudo-traducteur donc, *conserve scrupuleusement la formalité de leur style; il embellit plusieurs de leurs axiomes de morale; les Chinois sont toujours concis, il l'est de même [...]*²⁵. Or, la contradiction entre le comportement traductionnel du pseudo-traducteur anglais et celui du traducteur français est flagrante. Voici l'avis de P. Poivre, traducteur français de l'œuvre de Goldsmith²⁶: *J'ai supprimé les traits odieux; et j'ai tâché autant qu'il m'a été possible, de donner à ce Chinois toute la décence qui convient à un cosmopolite [...]. Je dois encore avertir que j'ai traduit librement sans m'attacher à la lettre ni à la phrase de l'auteur, j'ai tâché de rendre son esprit.*

Cet exemple témoigne à merveille de l'écart entre les codes stylistiques des traductions d'un côté et des genres imitatifs (pseudo-édition et pseudo-translation) de l'autre. C'est en traversant d'abord les zones de textes périphériques que l'esthétique de l'expression naturelle gagnera progressivement le centre du système littéraire.

L'image de cette «marche sur le centre» est d'autant plus opportune qu'elle évoque une distance à la fois poétologique et géograpique. En 1765 un anonyme traduit un roman d'Edward Kimber: *Maria ou les véritables mémoires d'une dame illustre par son mérite, son rang et sa fortune*. Comme le signale la préface du traducteur, le texte a été présenté au public anglais comme une histoire véritable dont les faits vrais sont exposés dans le style le plus simple et de la manière la plus naturelle²⁷. De ce style naturel, il subsiste fort peu dans la traduction publiée à Paris où le traducteur a cru devoir dépouiller le texte de tout ce qui ne tenait pas essentiellement au fond et qui refroidissait la narration. Mais voici la note qui termine la préface²⁸: *Comme on achevait l'impression de cet ouvrage, on m'en apporte une traduction presque littérale, qui vient d'être faite à Rotterdam, sous le titre de Marianne, ou la Nouvelle Paméla. Les lecteurs curieux de comparer les deux versions seront à portée de le faire et de décider de leur mérite. La polarité poétologique centre (canonique)/périphérie (non canonique) du polysystème littéraire français est ici doublée d'un étalement géographique centre (Paris) périphérie (Hollande) du polysystème culturel français.*

L'Histoire d'Emilie Montague de Mme Frances Brooke, traduite en 1770 par Frénais, fournit une autre illustration du chevauchement de cette double

opposition. Dès la page de titre, la version parisienne de Frénais est présentée comme une adaptation²⁹: *Je l'ai traduite avec la liberté que l'on doit se permettre* affirme-t-il dans son avertissement. Cette préface contient également une algarade à l'adresse d'un concurrent en Hollande, Robinet. Ce dernier aurait traduit trop littéralement. C'est surtout la *monotonie du style* qui choque Frénais, ainsi que le manque de *vivacité* stylistique qu'il promet à ses lecteurs à lui.

Plusieurs constats s'imposent à la fin de cette enquête. Primo. Après 1760, le code traductionnel français continue de répondre aux normes dictées par le centre du système littéraire, qui exigent l'adaptation du texte-source au goût français. La pseudo-translation et la pseudo-édition (de lettres), en revanche, répondent désormais à des critères élaborés dans le champ de textes dits non canoniques et qui préconisent la conformité rigoureuse entre la copie et l'original.

Secundo. En tant que texte traduit, le roman anglais propage une nouvelle esthétique: celle du vrai naturel. La polémique animée par Prévost, Grimm et Diderot favorise la propagation de ce nouvel idéal en même temps qu'elle en est l'illustration. Le texte pseudo-traduit, qui s'affilie à la pseudo-édition de lettres authentiques, rend à cette nouvelle esthétique la forme et le style qu'une traduction véritable lui enlève. En effet, la conformité entre la copie et l'original dénote la transformation de la notion de vérité, qui, elle, coïncide avec l'essor de la vague épistolaire dans la seconde moitié de siècle: d'une vérité du dit à une vérité du dire, qui est une question d'énonciation naturelle³⁰.

²⁴ Anonyme: *Hist. d'Amande écrite par une jeune femme* Londres/Paris 1768, préface.

²⁵ Oliver Goldsmith: *Le Citoyen du Monde, ou lettres d'un philosophe chinois à ses amis dans l'Orient* (1760–1761), trad. par Pierre Poivre, Amsterdam 1763, préface.

²⁶ Ib.

²⁷ Edward Kimber: *Maria, ou les véritables mémoires d'une dame illustre par son mérite, son rang et sa fortune*, trad. de l'anglais, par un anonyme, Londres/Paris 1765, préface.

²⁸ Ib.

²⁹ Frances Brooke: *Hist. d'Emilie Montague, imitée de l'anglais*, par Frénais, Paris/Rouen 1770, préface.

³⁰ Cette étude comparative débouche sur la thèse fondamentale de mon livre: *Le Mensonge romanesque. Paramètres pour l'ét. du roman épistolaire en France*, Amsterdam 1989.